

l'hurluberlu du bout du monde

En Australie, David Walsh est une célébrité. Richissime grâce au black jack et aux courses de chevaux, il a construit un gigantesque musée souterrain où il expose une collection d'art contemporain dédiée au sexe et à la mort. Rencontre en Tasmanie avec un extraterrestre.

Texte Marie Ottavi

MONA/LEIGH CARMICHAEL, IMAGE COURTESY OF MONA MUSEUM OF OLD AND NEW ART, HOBART, TASMANIA, AUSTRALIA

Le Museum of Old and New Art (Mona),
au nord d'Hobart, Tasmanie.



La pupille est dilatée et la voix éraillée, restes de la sauterie de la veille. Multi millionnaire ou pas, David Walsh passe toutes ses nuits dehors comme un ado enfin seul avec les copains. Le Mofo, festival de musique qui mêle têtes d'affiche (David Byrne, PJ Harvey, Grandmaster Flash) et nouveaux venus (Death Grips, Benjamin Skepper) bat son plein à Hobart et laisse des séquelles sur les amateurs. Paris est à dix-sept mille kilomètres, c'est l'été en Tasmanie et David Walsh, 51 ans, a enfilé une veste de costard, un tee-shirt à message sur lequel une poule pense à une autre poule. Cheveux grisonnants, lunettes teintées, il apparaît sorti de nulle part, à l'entrée du Mona (Museum of Old and New Art), son musée gigantesque dédié au sexe et à la mort. On suit le propriétaire dans son loft voisin abandonné au chat de la maison. Sur le sol du salon, une ouverture vitrée permet d'observer les visiteurs déambuler dans les quelque 6000 m² de galeries. Ainsi vit David Walsh, à deux pas de ses sarcophages égyptiens datant de six cents ans avant Jésus-Christ, d'un Anselm Kiefer monumental, de ce mur décoré de quatre cents vagins (signé Jamie McCartney) et de la vie de Boltanski filmée 24 heures sur 24 et achetée en viager (lire l'encadré). Sa collection est estimée à 78 millions d'euros, le musée en a coûté 58. Forteresse souterraine construite dans le grès au bord d'une rivière, l'établissement entièrement privé se joue des conventions du milieu de l'art contemporain faussement permissif. Walsh a voulu bâtir le Mona chez lui, en Tasmanie, terre lointaine cachée au sud de l'Australie (dans les quarantièmes rugissants, ce qui l'empêche de fondre au soleil). Depuis l'ouverture du musée au nord d'Hobart, l'île aussi grande que l'Irlande est devenue une destination chic, alors qu'elle n'était, jusque-là, qu'une province mal aimée du pays, jugée trop pauvre et trop plouc.

L'HOMME DES CHIFFRES

David Walsh, personnage hors-norme, avait probablement tout prévu. Au sens où les probabilités n'ont aucun secret pour lui. L'Australien est atteint depuis toujours du syndrome d'Asperger, forme d'autisme qui

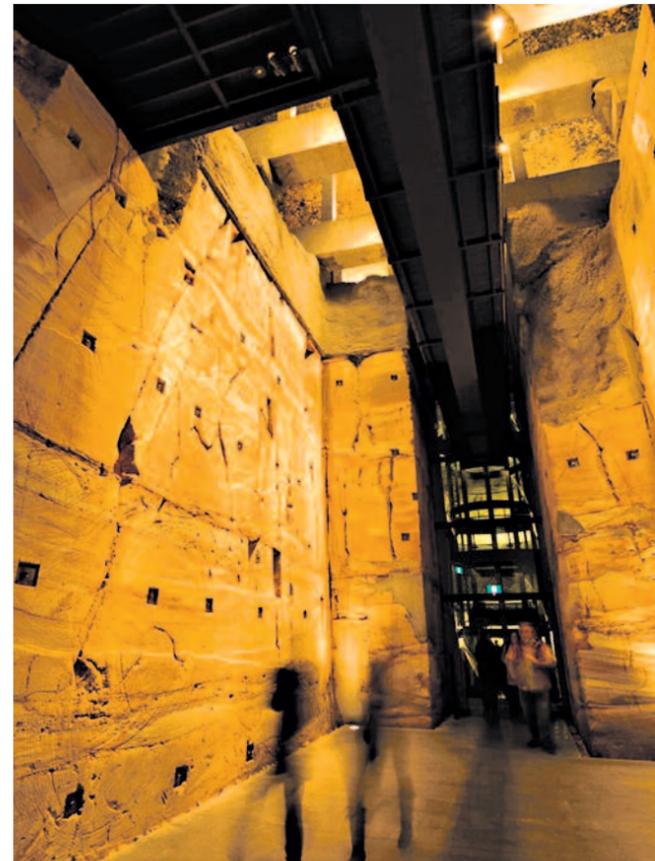
révèle chez certaines personnes un génie sidérant. Walsh est de ceux-là, plus à l'aise avec les chiffres qu'avec ses congénères. Son entourage prévient qu'il est imprévisible, ne s'embarrasse d'aucune convenance. On le dit moqueur, généreux, amateur de mises en boîte et de fêtes jusqu'au bout de la nuit. Sa sociabilité est chaotique, il peut se perdre en digressions et subitement faire le taiseux, observateur lointain et méfiant. En ce matin de janvier, David Walsh est dans un bon jour, malgré la gueule de bois. L'homme ressemble plus à Richard Branson qu'à Raymond, le personnage de *Rain Man*. Lui ne compte pas les allumettes, n'apprend pas le bottin par cœur. « *Il y a huit ans il était très différent, beaucoup moins décontracté* », tempère tout de même Olivier Varenne, conservateur et acheteur pour le Mona. « *À l'époque, une interview comme celle-ci n'aurait pas été possible. Le contact du milieu de l'art, des journalistes, sa vie avec sa compagne [Kirsha Kaechele, Américaine commissaire d'exposition et elle-même fille d'ingénieur, ndlr], l'ont transformé.* »

PROPHÈTE EN SON PAYS

En Australie, Walsh est considéré comme une star. Son histoire fait partie de la pop culture du pays, de celle que l'on raconte à ses enfants pour leur faire comprendre que tout est possible. Enfant de la *working class*, élevé par sa mère, Walsh a façonné son destin sur les tapis verts. Il découvre le jeu à l'université où il étudie les mathématiques dans les années 70. La faculté est alors voisine du casino où il commence à jouer au black jack et à compter les cartes. « *Je misais des petites sommes, deux ou trois dollars, se souvient-il. Je gagnais. Je tenais des comptes qui montraient que j'avais raison de jouer.* » Il constate que tout ce qui se passe dans un casino est une redistribution d'une somme constante. Il est fasciné par le jeu à somme nulle. Au départ, il navigue à vue, mais rencontre vite des « *gens qui savaient très bien ce qu'ils faisaient* ». Comme Zeljko Ranogajec, qui deviendra son associé. Un homme « *à la personnalité magnétique, déterminé à faire de l'argent* », explique Walsh. Aujourd'hui encore, Ranogajec est considéré comme l'un des meilleurs joueurs de black jack de la planète. « *Il m'a fait rentrer dans ce monde, confie Walsh. Je me suis alors inté-* ▶



De haut en bas, et de gauche à droite, *Matrix*, l'origine du monde transgenre de l'artiste britannique Jenny Saville, 1999. L'une des entrées du musée, taillée dans le grès. Vues du Mona, conçu par l'Australien Nonda Katsalidis. Page de gauche, David Walsh, janvier 2013.



MARIE OTTAVI - MATT NEWTON, IMAGE COURTESY OF MONA MUSEUM OF OLD AND NEW ART, HOBART, TASMANIA, AUSTRALIA - MONALEIGH CARMICHAEL, IMAGE COURTESY OF MONA MUSEUM OF OLD AND NEW ART, HOBART, TASMANIA, AUSTRALIA

MARIE OTTAVI

► *ressé aux courses de chevaux, et c'est là que les choses sérieuses ont vraiment commencé.* Les deux compères passeront des années dans les salles de jeu et en marge des hippodromes. Ils sont bannis des tapis australiens. Alors ils partent à Macao, à Sun City en Afrique du sud, en Corée. Plus Walsh gagne et plus il a mauvaise conscience. « *Quand on est joueur et qu'on a un minimum de sens moral – ce qui arrive rarement, je vous l'accorde – on sait bien que l'argent gagné n'est pas tout à fait légitime. Ça nourrit un sentiment de culpabilité.* » Sa « *thérapie* » débutera avec ses collections, d'abord des pièces de monnaie, puis de sarcophages et plus tard, d'art contemporain.

LE JOUEUR INSPIRÉ

En 1992, Walsh est dans un casino en Afrique du Sud, accompagné d'un ami qui joue avec son argent. Ensemble, ils gagnent 20000 dollars. La loi sud-africaine n'autorise pas à sortir plus d'argent qu'on en a fait entrer dans le pays. « *Dehors, j'ai vu une porte de la fin du XIX^e siècle dans une galerie. C'était une antiquité du Niger, elle coûtait 20000 dollars. C'était moins compliqué d'exporter de l'art que de l'argent. Tout a commencé comme ça.* » Sept ans plus tard, il crée un premier musée en Tasmanie. « *Aucun intérêt* », dit-il. Il ressemblait à tous les autres. « *Personne n'est venu.* » Il aurait pu ouvrir un casino mais il déteste les machines à sous, « *dégoûtantes et avilissantes* ». « *Elles affectent le cours normal de la pensée, provoquent une addiction, stimulent des parties du cerveau qui font que vous remettez un jeton dans la machine des heures durant. Je déteste.* »

Il met au point des programmes informatiques très pointus, fondés sur des études statistiques, qui le rendront riche. Aujourd'hui, une centaine de joueurs dispersés sur la planète misent pour lui sur des courses de chevaux. Ils utilisent ses méthodes mais y ajoutent leurs lignes de codes. Des mathématiciens, des ingénieurs, des informaticiens, des étudiants, et même un homme qui élabore le système de feux rouges d'une grande ville, constituent son armée de parieurs. Très *Usual Suspects*. Son réseau repose sur les mêmes principes que les *hedge funds* du monde des affaires. Ses joueurs lancent des milliers de paris sur différentes positions qui s'annulent entre elles. Au final, ils prennent leur marge. Les cols blancs jouent en bourse, les David Walsh jouent aux courses...

« *Je n'ai aucunement l'intention d'arrêter le jeu. Ça fait partie de ma vie et c'est lucratif* », admet-il, même si le Mona lui prend de plus en plus de temps. Conçu par Nonda Katsalidis, le bâtiment, cerné par les vignes et les eucalyptus, a tout du parc d'attraction dont le centre de gravité se situerait en dessous de la ceinture. À l'ouverture, en 2011, les sceptiques jetèrent un œil teinté de mépris vers ce lieu de « plaisir », où la première exposition était nommée Monanism. *Quadrant*, magazine australien positionné à droite, voyait dans ce musée le triste reflet d'une « *civilisation en déclin* ». Mais le Mona n'est pas aussi caricatural qu'il en a l'air. John Kaldor, membre du comité international du MoMa de New York, estime dans le *New Yorker* qu'il a été « *un tournant décisif dans la façon dont l'art est perçu par le grand public* ». Une sorte de manifeste.

LE MUSÉOGRAPHE

Walsh a d'abord enterré les salles pour inverser les rapports. « *Lorsque vous entrez au Metropolitan à New York, vous êtes dominé par l'ensemble. Je voulais l'inverse.* » Dans sa grotte moderne, il s'éloigne du classique cube blanc. On y descend par un grand escalier circulaire, sombre et théâtral. À chaque étage un bar et ses cocktails, qui donneraient presque à certains l'envie de ne jamais remonter. L'une des galeries principales est habillée de lourds rideaux de velours rouge. Sur les murs, aucune étiquette. La désorientation fait partie du jeu. Perdre ses repères aide à appréhender les œuvres avec un œil neuf. « *Je ne voulais pas de textes didactiques ni de légendes. Il s'agissait de démonter les structures qui font que les gens se sentent écrasés par quelqu'un ou quelque chose quand ils visitent une expo. Je voulais retirer le stress que le musée génère pour que ceux qui ne sont pas académiciens se sentent à l'aise.* » À l'accueil, on se voit confier un iPod. Un GPS accompagne le visiteur avec des interviews, des historiques succincts, un bouton *like*, un bouton *hate*. « *Dans l'industrie de l'art, on prétend présenter des œuvres de façon neutre, sans chercher à influencer le public. C'est de la connerie.* » Au dernier sous-sol, d'immenses murs de grès suintent l'eau, preuve que la nature a, ici, encore des droits. Une installation fait apparaître dans une

cascade les mots les plus tapés sur Google à l'instant même : « Obama », « data », « conflit », « flat », « Triffit » (joueur australien de cricket). Hipsters et familles de touristes se mélangent aux jeunes gens chics venus de Melbourne et de l'étranger (700000 visiteurs depuis son ouverture). Une faune qui ressemble à celle que l'on peut croiser à Marfa, Dia:Beacon ou Naoshima au Japon, hauts lieux arty. Ici, ils viennent voir pêle-mêle *Cloaca*, la machine à caca de Wim Delvoye, l'origine du monde transgenre de Jenny Saville ou une tête de chat momifiée datant de l'Égypte époque ptolémaïque. Jean-Hubert Martin, longtemps conservateur au centre Pompidou, a élaboré une vaste exposition intitulée *Theatre of the world*, succession de cabinets de curiosité où il a mélangé les époques, les continents, les intentions, les rituels.

David Walsh préfère cette juxtaposition, qui pousse le visiteur dans ses retranchements, l'extrait du face-à-face académique dont il a l'habitude. Il a beau être mathématicien, il n'a aucune attirance pour l'art conceptuel, qu'il ne nomme d'ailleurs pas art. « *Le conceptuel c'est le succès d'Aristote et de Kant, l'idée contre l'esthétique. On devrait l'appeler philosophie concrète, et non art. L'art en lui-même ne contient pas de mots obscurs ni de concepts compliqués.* »

Dehors, autour de l'imposant bâtiment de couleur rouille, une famille de canards croise un couple de paons magnifiques. À voir David Walsh entouré de ses proches à la table de l'un de ses restaurants, on comprend vite qu'il ne s'écartera jamais de la distraction. Il ne se prive de rien. Il aime la bière et le bon vin : il produit ses propres bouteilles. Il adore jouer au tennis : il organise un tournoi féminin international. Il ne peut pas se passer de musique : il lance le Mofo festival et demande à Brian Ritchie de Violent Femmes de le diriger. Walsh est là tous les soirs au milieu de la foule, une bière à la main, sans garde du corps.

En juin, il accueillera au Mona ses camarades scientifiques pour une exposition intitulée *The Red Queen*, réflexion sur ce qui motive les artistes à créer, et dont les rênes seront confiées, en partie, à des chercheurs. Ils joueront les commissaires et commanderont des pièces.

LE DONNANT-GAGNANT

Le musée perd 6 millions d'euros par an mais de nouveaux projets, d'envergure, sont déjà en vue. « *Il a donné sa chemise pour l'art. Peu de gens prennent autant de risques dans ce milieu* », rappelle Olivier Varenne, faisant référence au conflit qui a opposé le milliardaire à l'administration fiscale ces derniers mois. Les gains provenant du jeu ne sont pas taxés en Australie. Mais le gouvernement considère que l'argent que gagne Walsh est bel et bien une source de revenus. L'addition s'élevait à près de 400 millions d'euros. Walsh aurait pu tout perdre mais a, comme toujours, fini par gagner à l'automne dernier. Il payera, mais pas sur les gains antérieurs à 2010, comme l'État le demandait. L'homme d'affaires a argué que son musée était sa façon de redistribuer ses richesses. Malgré tout, il vote à gauche, et dit comprendre François Hollande lorsque celui-ci veut taxer les hauts revenus à 75%. La vie de Walsh a tout d'un biopic, de ceux qu'Hollywood affectionne. Michel Gondry était, dit-on, prêt à réaliser un film sur lui, mais il s'est payé le luxe de refuser. L'autobiographie sur laquelle il travaille serait bientôt terminée. Finalement, qui pourrait mieux servir David Walsh que lui-même ? ●

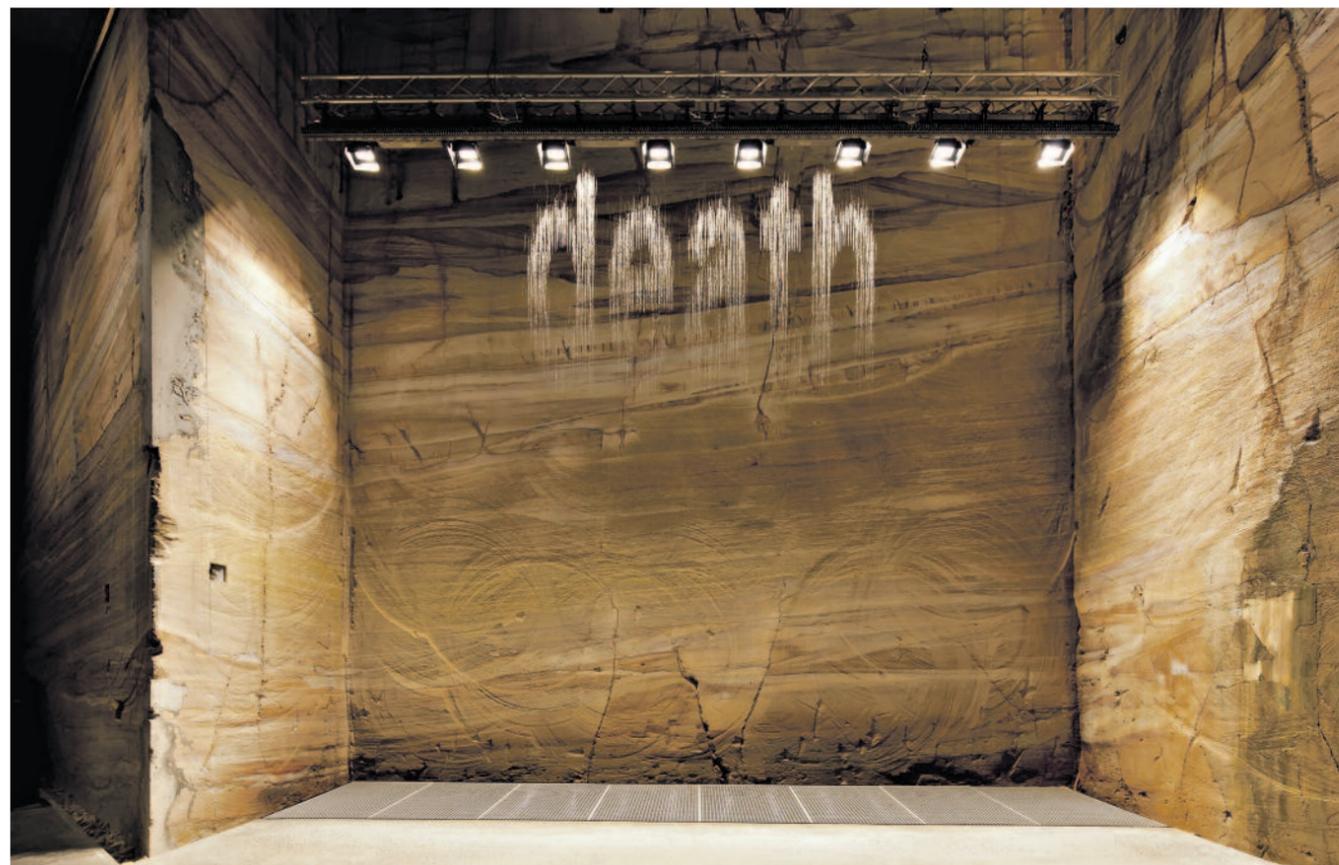
Museum of Old and New Art,

655 Main road, Berriedale, Hobart, Tasmania 7011.

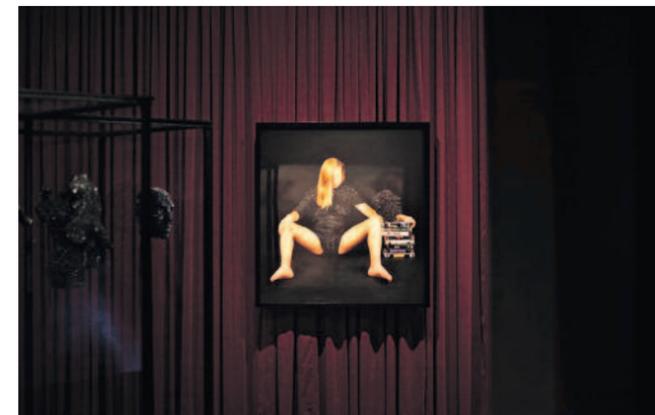
www.mona.net.au

investissement sur vie d'artiste

En 2009, David Walsh achète *La vie de C. B.* (Christophe Boltanski). Le studio de l'artiste français de 69 ans est filmé 24 heures sur 24. L'œuvre n'est visible qu'en Tasmanie. L'artiste reçoit une rente mensuelle. La valeur de *La vie de C. B.* correspondrait à huit ans de vie. L'investissement est censé être bénéfique pour Walsh. Installée dans un pavillon indépendant sans fenêtre dont une partie des murs est recouverte de CD Rom sur lesquels la vie de Boltanski est conservée, la « performance » est aussi ordinaire dans ce qu'elle montre que spectaculaire dans ce qu'elle évoque. Verra-t-on la mort de Boltanski en *direct live*? C'est « *probable* », dit l'artiste. Ça fait bien rire David Walsh.



De haut en bas, et de gauche à droite, *bit.fall* de Julius Popp, 2006-2007. Les mots les plus tapés sur Google « apparaissent » en cascade d'eau en temps réel. *Cloaca Professional*, la machine à caca de Wim Delvoye, 2010. *Pupa* (nymphe en anglais) est vêtue d'un tricot de bandes magnétiques issues de cassettes VHS, de Fiona Hall, 2005. *Bullet Hole*, 15 photographies de Mat Collishaw, 1988-1993. *Kryptos*, une installation sonore de Brigita Ozolins, 2008-2010.



BRETT BOARDMAN PHOTOGRAPHY, IMAGE COURTESY OF MONA MUSEUM OF OLD AND NEW ART, HOBART, TASMANIA, AUSTRALIA - MONALEIGH CARMICHAEL, IMAGE COURTESY OF MONA MUSEUM OF OLD AND NEW ART, HOBART, TASMANIA, AUSTRALIA